

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Après avoir façonné à nos mœurs et à nos usages, les modes Louis XV et Louis XVI, voici que nos couturiers et couturières sont pris, dans leur désir de créer du nouveau, de la fantaisie bizarre de prendre, à l'époque des Valois, les manches bouillonnées, en ajoutant un corps également bouillonné. Cet ensemble est si lourd, si disgracieux, si peu seyant que nous ne croyons pas à un succès auprès des femmes ayant réellement du goût. Cette manie de vouloir quand même produire une nouveauté marquante, fait surgir d'étranges modes qu'il eût mieux valu laisser en oubli. Que l'on prenne, si l'on aime à glaner dans le vaste domaine des modes d'autrefois, les crevés des manches et le bouillon qui enveloppe le haut du bras des dames du XVII^e siècle, passe encore ; mais que là s'arrêtent les emprunts, ou sinon, nous tomberons dans un genre de modes laid et peu pratique. Le bras emprisonné dans cette suite de bouillons ne vous semble-t-il pas rappeler un bras mécanique sans grâce et sans vie ? Ce que nous avons vu de cet essai ne nous convertit pas, au contraire, et peut-être que notre critique pourrait bien avoir raison d'une mode qui apparaît, n'ayant pour elle que la nouveauté. Nous sommes déjà assez serrées dans les draperies de nos jupons, souvent au détriment de la grâce des mouvements, pour nous guinder dans nos cor-

sages ; ce serait une momification anticipée, à laquelle ne se prêterait pas la jolie moitié du genre humain. D'un autre côté nos costumes se dégagent de leurs nombreuses garnitures, et ils nous apparaissent réellement

jolis dans leur simplicité relative. On bouffe un peu plus sur les hanches où les paniers se développent gracieusement ; on serre la jupe vers le milieu, et le bas s'écarte et forme froufrou par la garniture qui se compose, soit d'une très grosse ruche pivoine, soit d'une série de huit petits plissés très fins, posés les uns sur les autres. Cette façon est celle adoptée pour les étoffes fortes, telles que la moire, le brocart, le velours brodé et ciselé, la peluche ombrée moirée, combinées avec un satin ou un surah gros grain ou merveilleux. Un des plus jolis que nous ayons vus, est en moire noire et satin sublime. La jupe en moire dépassée par un frisottant de satin, et au bas de la jupe, des plissés en satin, disposés verticalement en crevés rapportés tous les dix centimètres ; la pointe supérieure ornée d'un joli motif en passementerie perlée, les lés de derrière coupés transversalement vers le milieu ; pour augmenter d'un lé la largeur du bas, on fronce le haut, que l'on ajuste, par une couture sur laquelle se pose un ruban pour passer une coulisse qui resserera encore l'ampleur ; une draperie-panier en satin très courte, et relevée inégalement à gauche, s'entoure d'une frange perlée et s'arrête dans la seconde couture de côté.



Costume d'intérieur en satin de Lyon et peluche gros bleu.
De madame Bréant, 19, rue du Quatre-Septembre.

rie-panier en satin très courte, et relevée inégalement à gauche, s'entoure d'une frange perlée et s'arrête dans la seconde couture de côté.

Le corsage en satin, avec plastron de moire, fait pointe avec une toute petite basque sur la hanche; au dos s'ajustent des lés de satin qui sont noués et drapés en pouf avec un goût réel. Un nœud-ceinture en ruban de moire et de satin à longs pans, se place au côté gauche, devant. Ce nœud, d'une élégance et d'une simplicité gracieuses, donne à l'ensemble de ce costume une grâce charmante. Quant à la manche, la façon en est nouvelle. Elle est d'un seul morceau, froncée à la saignée et un peu au-dessus du coude, elle tourne bien, moule le bras et se ferme par quatre boutons; le bas ouvert s'enfuit vers la main. On y pose un plissé ou une dentelle. Nous avons vu cette façon répétée en moire et satin raisin de Corinthe, et en brocart bleu à grands bouquets Pompadour et satin de Lyon bleu; elle plaît beaucoup, ce qui nous prouve que si nos couturières cherchaient une élégance simple, plutôt qu'une élégance surchargée, elles arriveraient à nous composer des toilettes plus commodes à porter et moins tourmentées. Les corsages et manches bouillonnés ne vont bien qu'aux fillettes et aux jeunes filles, laissons-leur donc cette mode. Voici une toilette de ville charmante qui peut servir également pour toilette de visite.

Costume en satin loutre doré; des plissés au bas de la jupe et une tunique princesse lacée derrière au drapé tombant. Un plastron froncé sur lequel se lace une grosse cordelière, qui passe dans des anneaux en passementerie placés de chaque côté, nouée au bas où jouent les glands qui la terminent. Manteau taillé dans un châle de l'Inde très long, façon visite, avec la manche drapée sur le côté; les plis sont retenus par une belle plaque de passementerie assortie, allongée de très beaux glands que supporte une cordelière toute de nœuds souples produits par la soie non tordue. Devant, six brandebourgs à glands très ornements, et au contour, une frange très fournie, haute de quinze centimètres, coupée de grelots assortis. La doublure de ce riche manteau est en moire française, rouge cardinal. Toque en feutre lisse loutre avançant sur le front; elle est couverte du plumage varié d'un bel oiseau, dont la tête se tourne de côté; les frisettes dépassent le bord du chapeau. Bottines en chevreau verni, et gants de Suède.

Autre toilette de ville en satin noir et fantaisie de laine. Jupe couverte devant d'un tablier de satin froncé horizontalement, ainsi que le plastron du corsage et le bas de la manche ronde; du tablier part une double draperie en lainage, bordée de deux plissés en satin, lesquelles, nouées avec celles du côté opposé, forment deux pous-coques échelonnés, d'une combinaison heureuse; le corsage est à basque plissée de plis creux. Pardessus en vignogne lama, cintré au dos, la manche est fournie par le côté du dos, le dessous rapporté; le devant fait étole. Au bas des pans une très belle frange en chenille grelotée, avec une passementerie en chenille faisant relief; cette passementerie remonte devant, un peu éloignée du bord, afin que les nœuds en ruban de moire échelonnés tout le long ne la cachent pas. Sur la couture du dos, une passementerie, la frange chenille tombant en collier autour de l'encolure. Chapeau en feutre noir, forme capote, garni d'une guirlande d'œillets en peluche et satin panachés rouge et rose de Chine; brides en dentelle,

le bas brodé de perles en jais. Gants de chevreau gris et bottes en chevreau glacé.

Voici encore un costume de ville des mieux réussis, en cachemire double et velours raisin de Corinthe. La jupe en belle faille garnie, tout autour, de trois plissés avec biais de velours, de dix centimètres de hauteur, au-dessus de chaque plissé. La polonaise en cachemire enveloppe la jupe; elle est bordée d'un biais en velours et très serrée devant par deux larges pans en velours qui se nouent derrière, en relevant un pouf assez accentué. Le pardessus est en cachemire double avec doublure de satin blanc, piqué; c'est une façon de pelisse tendue, ornée de velours et d'une frange en chenille; un petit collet en velours serre les épaules. Des poches, dont l'ouverture, cachée par une grande patte rabattue, nous semble faite pour contrarier les travaux des messieurs les pick-pocket et assurer à cet utile ornement, une sécurité inconnue jusqu'à ce jour. Capote en dentelle espagnole, piquée de touffes d'oreilles d'ours en velours. Une dentelle ombrage, devant, une demi-couronne de ces mêmes fleurs; mentonnière en dentelle, avec nœuds en velours assorti aux fleurs. Gants de Suède. Souliers vernis avec guêtre en cachemire raisin de Corinthe.

On semble cet automne revenir aux gants glacés; nous voyons porter le gant noir avec les costumes les plus élégants; mais nous ne saurions encore dire s'il sera abandonné pour les toilettes de théâtre, de concert et de diner. Nous souhaitons ne plus le voir à l'Opéra et aux mardis des Français, où il faisait tache avec les robes blanches, roses, d'étoffes vaporeuses.

CORALIE L.

CORSETS DE MADAME LÉOTY
8, place de la Madeleine, 8, Paris.

La mode est aux tailles longues et minces, moulées dans un corsage des plus ajustés, mais il faut que le corset qui dessine soit d'une coupe gracieuse afin de laisser la souplesse et la liberté des mouvements. Un corset qui tendrait à allonger la taille en la faisant raide, ne saurait convenir à nos costumes actuels; c'est pourquoi madame Léoty a cherché une coupe nouvelle, qui, tout en allongeant et amincissant la taille, lui laisse la grâce et la souplesse. Cette coupe modifiée, suivant les exigences de la mode, est parfaitement en harmonie avec les corsages tendus; les personnes ayant un peu trop d'enbompont s'y trouveront soutenues, et celles trop élancées, seront un peu développées; car madame Léoty sait approprier son corset à tous les genres de tailles. Nous rappelons sa ceinture de grâce coquette et si utile pour les fillettes et les jeunes filles, qui, soit par faiblesse de constitution ou par laissez-aller, se courbent en étudiant le piano ou en écrivant. Nous avons dit qu'elle se met indifféremment sur et sous le corsage, selon que l'étoffe est de soie ou de couil.

VELOUTINE FAY
9, rue de la Paix, Paris.

La poudre de riz Veloutine Fay est hygiénique, nous ne saurions trop le dire; elle couvre la peau d'un léger duvet transparent, qui adhère parfaitement sans l'aide de cosmétique, avantage qu'elle doit à son grain impalpable. Le bismuth qui en est la base est rafraîchissant, et les visages sujets aux rougeurs y trouvent un adoucissement; les

taches de rousseur sont moins apparentes et toutes les efflorescences disparaissent sous son duvet. Le grand mérite de la Veloutine, comme nous l'avons dit, est de pouvoir s'employer sans qu'on soit obligée, pour la rendre adhérente, de se couvrir le visage de cold-cream. La Veloutine Fay se prépare de trois manières : rosée, blanche et crème, nuance dite Rachel, et se vend en boîtes : rouge, pour la Veloutine rosée; blanche, pour la Veloutine blanche, et verte, pour la teinte crème, dite Rachel. Écrire directement à l'adresse donnée.

★ ★ ★
LAIT ANTÉPHELIQUE DE CANDÈS
26, boulevard Saint-Denis.

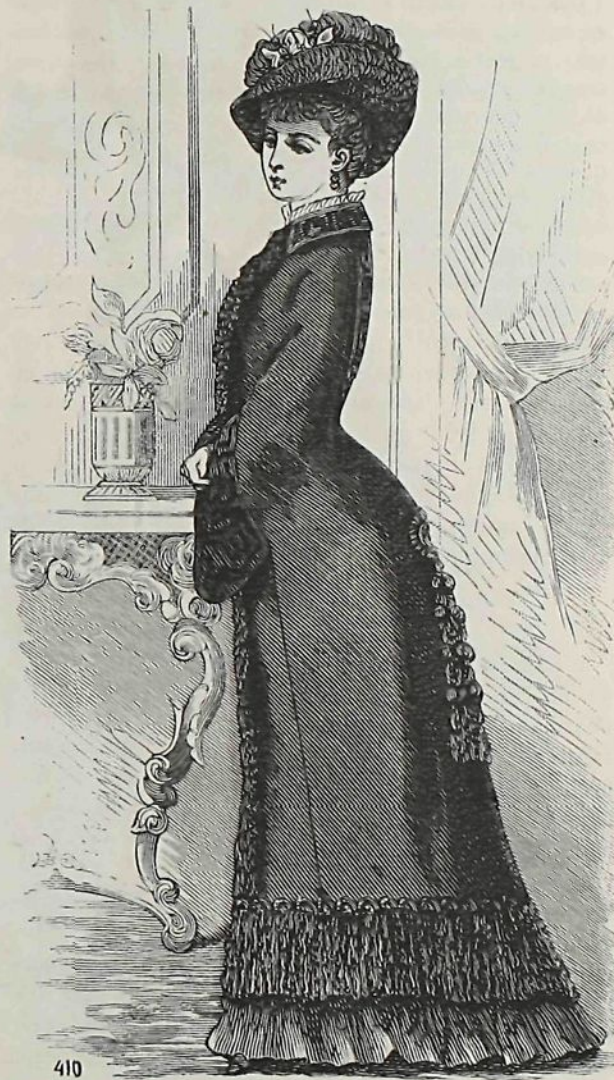
—
Si, à la suite d'un séjour à la mer ou de pérégrinations

dans la montagne, le visage s'est couvert de rousseurs, d'efflorescences qui abiment le teint et le couperosent, on fera bien d'employer le lait antépheïque que l'on additionnera d'eau; son usage fera disparaître toutes ces vilaines taches. Ses effets sont plus ou moins actifs, selon qu'il est coupé d'eau par moitié, au quart ou simplement employé comme eau de toilette journalière. Il nettoie la peau et la rend lisse et souple. Les personnes qui désireraient connaître plus particulièrement son mode d'emploi et aussi les petites misères dont il est le remède, pourront demander à l'adresse donnée, la petite notice qui contient des renseignements très détaillés.

C. L.



Costume en moire et cachemire grenat.



Manteau en vigogne.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 169 et 171).

Costume d'intérieur en satin de Lyon et peluche gros bleu — Jupe en satin appliquée, dans le bas, d'une broderie en chenille de même ton. Tunique-tablier très relevée des côtés; elle est coupée devant, d'un volant courant en spirale de la taille au bas, avec bouclette à pan, soulevant chaque

coquille. Le corsage n'a qu'une couture au milieu du dos, couture qui l'ajuste; la manche est prise dans le dos sans aucune couture. L'encolure est froncée, de même la taille; plastron en peluche, et panier idem, rapporté au bord de la basque; il est diminué par des plis à la taille. Un double

ruché surmonte le plissé de la manche. Coques et pans à l'encolure et au bas du plastron. Nœud Louis XV à longs pans, piqué derrière, sur la basque.

Costume en cachemire et moire grenat. — Jupe en taffetas avec un haut volant plissé de triples plis creux; elle est couverte d'une polonaise en cachemire et garnie d'une haute bande de moire, avec plastron et col en moire; un pouf retombant dégage la jupe du côté droit, où des petits plis, groupés sur la hanche et très en arrière, la relèvent

gracieusement. Au côté opposé, les plis du relevé sont échelonnés. Manche ronde froncée au coude, parement en moire; coûte 230 fr.

Manteau en vigogne, garni d'effilé en chenille, de passementerie et de moire. — Forme visite. A la manche, un biais de moire, un col assorti et un ornement coupant le dos. Dans le bas, haute frange en chenille et même frange, devant, partant de l'encolure. Derrière, belle plaque de passementerie avec glands et boules.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4337

TOILETTES DE VILLE

Costume en satin et peluche moirée gros vert. — Jupe en taffetas, garnie d'un plissé en satin et couverte d'une tunique bordée d'un large revers en peluche moirée; un nœud en peluche pincé sur le côté du tablier, un groupe de plis qui relève la tunique; du côté opposé, un peu haut, même nœud à longs pans. Derrière, pouf chiffonné. Corsage-basquine en peluche moirée, la basque échancrée devant. Colerette et jabot de dentelle. Manche ronde boutonnée extérieurement et nœud placé à l'encolure. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Chapeau en peluche gros vert, à bord relevé, avec touffe de plumes gros vert, le fond rose.

Costume en cachemire et tissu de laine à rayures unies et moirées, raisin de Corinthe. — Jupe en taffetas garnie de six petits plissés en cachemire surmontés d'un large biais en tissu Pékin; répétition de cette garniture, et au-dessus, une draperie-panier en tissu Pékin, rayures verticales, bordée d'une frange en chenille; derrière, draperie tombante et grand nœud de moire sur la basque du corsage, lequel est en tissu Pékin; frange au bord, col montant. Manche ronde à parement. Colerette et sous-manche plissées. — Bottes en chevreau vernis. — Gants de Suède. — Chapeau en feutre même ton, plus clair que la robe, touffe de plumes bleu pâle.

CAUSERIE

Il faut croire que les membres de l'Institut sont retenus plus longtemps que de simples mortels, par le charme des voyages d'automne ou de la villégiature tardive, à moins que la goutte et autres infirmités, prélude de l'hiver, ne les cloue en masse au coin du feu, car pour la séance annuelle des cinq Académies leurs places restaient vides en grand nombre : il est vrai que la mort a fait parmi eux, cette année, de nombreuses brèches : elle a enlevé M. Chasles, l'illustre géomètre; M. Delesse, le géologue; Sainte-Claire-Deville, le maître de la chimie minérale; M. de Sauley, l'orientaliste; M. Mariette, le révélateur de l'Egypte souterraine; M. Paulin Paris, à qui l'*Histoire littéraire de la France* doit tant de savantes recherches; le graveur Gatteaux, dont le nom est intimement lié à celui de M. Ingres; l'architecte Lefuel, qui acheva le Louvre; le délicat compositeur Reber; Léon Cogniet, maître de toute une génération de peintres distingués; le jurisconsulte Massé; l'économiste Garnier; l'historien Giraud; M. Drouyn de Lhuys, l'ancien ministre; M. Duvergier de Hauranne; M. Dufaure, M. Littré, en tout dix-sept hommes de talents divers placés à des degrés inégaux sur l'échelle de la célébrité.

M. Caro qui présidait la séance a, dans un discours exquis, donné la mesure des mérites de chacun. Il s'est surpassé en traçant le portrait de M. Dufaure, ce vieillard qui n'avait pas d'âge, tant sa vigueur semblait invincible aux années, tant il était immuable dans sa

manière d'être, son costume puritain, ses habitudes et ses procédés d'esprit. Par une attraction toute naturelle d'images on le comparait souvent à un chêne, qui ne tiendrait plus à la terre que par sa rude écorce, une écorce où abondait la sève et qui produisait encore un feuillage robuste avec des fruits d'arrière-saison.

Mais le jugement sur M. Littré, surtout, est un chef-d'œuvre : après avoir montré toute la rare valeur de ce prodigieux esprit, auquel aucun domaine du savoir humain ne fut étranger, qui, grâce à une mémoire exceptionnelle et à une puissance extraordinaire de travail, put marquer sa trace dans la médecine, dans l'érudition, dans la philologie, dans la philosophie et dans l'histoire, sans être, toutefois, de la race superbe des inventeurs, mais plutôt de la race utile des organisateurs, — il nous a fait entrevoir avec un tact et une impartialité, dont bien peu d'adversaires seraient capables, l'anxiété profonde où la volonté d'écarter tous les problèmes qui ne comportent pas une certitude physique d'une part, et l'impossibilité de les supprimer dans l'esprit humain de l'autre, conduisit cet homme de bonne foi, et comment M. Littré, vainqueur à la fin des préjugés de secte, ne consentit pas à en rester l'otage; comment il s'affranchit par un noble effort, « plus libéral en cela que les partis auxquels, dans ses dernières années, il disputa sa liberté et qu'il refusa de suivre jusqu'au bout. »

M. Caro nous présente l'Académie comme l'image



Falconer imp. Paris.

4337

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

*Coiffures de M^{me} Bréant-Castel, 19, r. du 4 Septembre - Modes de M^{me} de Bysterwel,
r. du P. S. Honore, 3. Corsets de M^{me} Leoty, 8, Place de la Madeleine - Veloutine Fay, 2, r. de la Paix.*

parfaite d'une société idéale, telle qu'on aimerait à la trouver ailleurs, avec la division judicieuse du travail, la distinction des fonctions qui, au lieu de nuire à l'unité du but poursuivi, la garantit; l'exacte répartition de la tâche commune selon les facultés diverses, de telle sorte que chacun ne fasse expressément que ce qu'il sait le mieux faire, à l'encontre du monde réel où l'on tient souvent à faire surtout ce que l'on n'a pas appris, à parler de ce que l'on n'a pas étudié, à étaler une science de surface et une trompeuse universalité d'aptitudes.

Après ce discours d'une éloquence si élevée, où scintillait l'esprit, nous avons entendu M. Gaston Paris raconter l'histoire de Siger de Brabant, un professeur de l'Université de Paris au XIII^e siècle, dont le Dante a placé l'âme lumineuse dans le soleil, et qui expia l'audace de sa parole par une mort tragique. Puis M. Bouley est venu parler avec enthousiasme de la nouvelle vaccination, cette grande découverte de M. Pasteur, qui promet de délivrer l'humanité des plus terribles maladies, au moyen de certains virus transformés en vaccins, c'est à dire en agents d'une contagion bénigne comme la vaccine à l'égard de la variole. Déjà le charbon est conjuré; l'expérience en a été faite sur des bœufs et sur des moutons dans la ferme de Pouilly-le-Fort, et M. Bouley a prouvé son succès par des chiffres irrécusables; les plus consolantes perspectives sont du même coup ouvertes par la science: prévenir plutôt que guérir, voilà quelle sera désormais la suprême aspiration de la médecine. Il y a bien peu de temps encore elle ignorait tout de la nature des maladies contagieuses; le microscope lui a fait découvrir « cette multitude infinie d'êtres vivants infiniment petits, dont le rôle dans l'ordonnance générale de l'univers est infiniment grand, » qui se multiplient en quelques heures et produisent les fermentations, les mouvements moléculaires. Cette découverte du rôle des infiniment petits du monde invisible dans le développement des maladies contagieuses, a permis de trouver le remède, et, si l'œuvre, seulement ébauchée, se poursuit, il faudra inscrire le nom de Pasteur bien au-dessus de celui Jenner, dans la liste des bienfaiteurs de l'humanité, car il aura inauguré une méthode dont on peut attendre des résultats sans bornes.

Pourquoi nos pauvres soldats décimés en Tunisie, nos pauvres colons du Sénégal, aux prises avec la fièvre jaune, n'en profitent-ils pas déjà?

La parole de M. Bouley a été écoutée avec un intérêt soutenu, et vigoureusement applaudie. Après lui, M. Gruyer, faisant d'une voix monotone l'éloge de M. His de La Salle, a eu relativement peu de succès. M. His de La Salle est, on le sait, le donateur des quatre-cent-cinquante dessins qui forment aujourd'hui, au Musée du Louvre, comme une histoire complète de l'art depuis Giotto jusqu'à Gavarni. A propos de ce collectionneur, dont la vie se passa à rassembler de belles œuvres, et dont la mort même fut charmée par la contemplation d'un petit *Saint-Jean* de Mino di Frisole, M. Gruyer, parlant de la dernière douceur qu'il éprouva à léguer ses trésors aux générations futures, a cité Châteaubriand, qui disait: « L'avenir au-delà de la tombe est la jeunesse des hommes à cheveux blancs. »

Comme toujours on avait réservé pour la fin, pour

la bonne bouche, une de ces piquantes études que M. Legouvé excelle à lire avec tant de verve et de naturel. Ceux qui connaissent le moins les tragédies de Népomucène Lemerrier, n'oublieront plus désormais ce poète dont le caractère surpassa le talent, bien qu'il ait eu son heure de célébrité. M. Legouvé nous l'a fait aimer par une rapide biographie, pétillante de mots heureux, et où se pressent les curieuses anecdotes. Lemerrier eut vraiment le droit de faire écrire sur son tombeau, au-dessus de son nom, cette simple et fière épitaphe:

« Il fut homme de bien et cultiva les lettres. »

A toutes ses actions se mêlait quelque chose d'héroïque; pour ne parler que de son désintéressement, il était tel que jamais l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto* ne voulut percevoir aucun droit sur ses ouvrages; tout ce qu'il gagnait, il le donnait:

« Je crois comme Boileau, répétait-il,

Qu'on peut sans crime

Tirer de ses écrits un profit légitime. »

Mais, quant à moi, la plume me tomberait des mains si je me disais, en écrivant, que ma pensée me rapportera quelque chose! J'aurais toujours peur d'en arriver à *penser pour gagner*.

Quelle leçon à l'adresse de ceux qui, afin de gagner plus vite, ne pensent guère, et brossent un drame ou un roman avec moins de conscience qu'un ouvrier n'en met à sa besogne toute matérielle!

Quoiqu'une règle littéraire bien connue autorise et même engage quiconque tient la plume, à passer du grave au doux, du plaisant au sévère, nous cherchons en vain une transition qui nous permette de glisser, sans inconvenance, de cette séance solennelle des cinq Académies à la reprise inopportune de cette bouffonnerie qu'on nomme l'*Œil Crevé*. Commençons par dire que jamais l'effacement le plus élémentaire du sens moral et du simple bon sens, ne nous a frappé davantage que l'autre soir, au théâtre de la Renaissance, où nous avons eu beaucoup de peine à écouter jusqu'au bout les inepties assaisonnées par cette musique d'Hervé, que, depuis plus de dix ans, l'orgue de Barbarie nous serine aux oreilles.

Une pièce sans commencement ni fin, où tout est bafoué, sans franche gaité, sans verve, sans aucune de ces saillies qui provoquent un rire honnête; des sous-entendus scabreux, grossièrement soulignés par les acteurs qui s'appliquent outre mesure à ce genre indécent, une actrice minaudière, dont la voix sort avec peine du corset étroit qui l'étouffe; voilà le souvenir qui nous reste d'une pièce trop doucement qualifiée de *folie* et dont nous nous garderions de parler, si elle ne faisait en ce moment d'énormes recettes.

A propos du corset qui étouffe les couplets graveleux de madame Jane Hading, ne manquons pas l'occasion de décocher une flèche à l'instrument de torture qu'adoptent en ce moment tant de jeunes femmes avec

(La suite à la page 176.)



419

COSTUMES POUR PETITS GARÇONS, DE M. JOSEPH LACROIX, BOULEVARD HAUSSMANN, 62

COSTUMES DE PETITES FILLES, DE MADAME HUBLER, RUE DE CLICHY, 30

Costume en drap gris-bleu, pour enfant de 8 à 12 ans. — Culotte boutonnée de côté et sous le genou. Veste-jacquette boutonnée, devant, l'encolure rejetée en revers. Poche de poitrine et une autre dans le bas, devant. Col en toile arrondi, et rabattu. Bas Havane de deux tons. Bottes en chevreau. Chapeau en feutre.

Paletot en drap ouatine pain brûlé, avec grand col en loutre, pour enfant de 10 à 14 ans. — Croise devant avec double rang de boutons.

Costume en melton gris souris, pour enfant de 4 à 7 ans. — Culotte Knickerbocker, s'arrêtant au-dessus du genou, et redingote croisée avec deux rangs de boutons artistiques. Ceinture en cuir jaune attachée par une boucle en fer à cheval assortie aux boutons. Col rabattu en toile. Bas bleus et bottines en chevreau. Chapeau en feutre à bord relevé; une aile de perdreau de côté.

Costume en cachemire vert bouteille et satin, pour

fillette de 10 à 12 ans. — Bas de jupe en cachemire plissé de plis creux, auquel se monte une robe en cachemire, bouillonnée, moins le devant qui est fait d'un plastron plissé, orné de nœuds en ruban de satin vert bouteille. Une draperie plate en satin, rehaussée d'une grosse dentelle bise, est placée sur la couture de réunion et se fixe derrière par un nœud de coques inégales. La manche, bouillonnée jusqu'au coude, est plate du coude au poignet. Manchette et col en dentelle bise.

Costume en tissu granité à dessin cachemire, pour fillette de 14 à 16 ans. — Jupe plissée verticalement de plis couchés et de plis creux, et redingote plissée devant avec nœud-pouf placé sous la taille. Pélerine assortie dégageant la poitrine; croisée à l'encolure, et cocarde en ruban arrêtant le côté droit. A la manche, des coques en ruban. Chapeau en feutre noir, la calotte entourée d'un galon; sur le côté, touffe de plumes noires, grenat et bleu pâle.



CHAPEAUX D'HIVER DE MADAME BOUCHERIE, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 16

N. 1. *Toque pour jeune fille ou jeune femme.*—Fond plissé en peluche loutre et bord en velours bouillonné. Une jolie fantaisie en faisan de Chine tourne un peu au-dessus du bord et couvre presque le chapeau.—Prix, 45 fr. et 50 fr.

N. 2. — *Chapeau rond en feutre noir.* — Passe plate relevée derrière, garnie d'un velours avançant de côté; du côté opposé, trois petites plumes, trois autres derrière; un joli oiseau au milieu et un nœud sous le relevé.—Prix, 35 f.

N. 3. *Capote en velours noir, fond et passe plissés.* — Un cordon de grosses perles taillées en jais, au bord de la passe, se continue derrière. Un nœud-coquille en dentelle brodée de soie; devant et au milieu, une abeille en jais; d'autres abeilles retiennent, de côté, le ruban de moire qui fait brides en passant derrière; un bouquet de gros boutons mousseux thé et rouge avec feuillage en peluche est voilé par la dentelle. — Prix, 40 et 45 fr.

N. 4. *Capote tendue en étoffe ou velours bronze.*—Posée un peu sur la passe et entourant la calotte; guirlande de primevères en peluche bronze. Au bord de la passe, une

cordelière en chenille bronze; des brides en satin sublime passent au-dessus de la guirlande. — Prix, 35 à 40 fr.

N. 5 *Toque en feutre noir, bord bouillonné.* — Deux palmes fantaisie séparées au milieu, devant, par un gros lien en peluche noire. — Prix, 25 fr.

N. 6. *Chapeau en feutre pelucheux beige.* — Orné d'une draperie plissée en velours noir, draperie répétée au-dessus du bavolet relevé. Une touffe de plumes naturelles sur le côté; un motif retient les brides; se fait pour demi-deuil. — Prix, 45 à 50 fr.

N. 7. *Capote en velours loutre.* — Fond plissé et perles loutre cousues dans les plis de la passe. Brides en étoffe avec nœud fait; plumes loutre et vieil or. — Prix, 45 à 50 f.

N. 8 *Chapeau à calotte pointue et passe très large,* tendue en velours capucine foncé; un bord de plumes frisées de plusieurs tons capucine et dentelle de chenille, de même teinte, posée sur le bord de la passe; pouf de plumes de côté avec aigrette. Brides en ruban de moire. Ce chapeau se fait en toute nuance. — Prix, 60 à 70 fr.

un complet mépris des véritables règles de la plastique, et surtout de leur santé. On reste stupéfait devant les tailles de guêpe qu'accroissent encore par le contraste les paniers redevenus à la mode : Eh bien ! savez-vous ce qu'il y a là-dessous ? Des maladies, des accidents terribles. Un médecin nous racontait dernièrement, qu'il avait eu l'occasion de constater certains déplacements du foie qui jamais ne se produisaient avant l'inauguration de cette mode ; il nous a cité le cas d'une ravissante personne qui a deux côtes remontées l'une sur l'autre grâce au système du *tight lacing*, comme disent les Anglaises, affligées avant nous de cette ridicule manie. Dîner, dans l'acception sérieuse du mot, devient impossible : on a des maux d'estomac, les vapeurs ressuscitent. Persistera-t-on dans cette absurdité ? la Française se résignera-t-elle à perdre la grâce et la désinvolture qui la distinguent entre toutes pour avoir la taille plus menue de quelques centimètres ? — Nous ne pouvons le croire : la *minceur* factice restera sous peu le partage de quelques folles que l'on reconnaîtra à leur teint jaune, à leur démarche embarrassée, à leurs baillements nerveux, à leurs enfants mal venus.

Au siècle dernier, un livre célèbre de la *Dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps à baleine*, ouvrit soudain les yeux aux folles qui travaillaient à se façonner une taille artificielle ; bientôt après, Tronchin, un homme d'esprit, qu'on appela le Rousseau de la médecine, rendit la liberté au corps comprimé, en inaugurant des robes auxquelles il prêta son nom et avec lesquelles les plus grandes dames pouvaient marcher tout de bon, s'imposer des fatigues fortifiantes, faire jusqu'à de *gros ouvrages* qui, à en croire la chronique du temps, remirent en équilibre leurs nerfs détraqués. Eh bien ! si Tronchin revenait aujourd'hui pour voir des femmes si bien sanglées de la tête aux pieds, qu'elles ne peuvent ni se baisser, ni lever les bras, ni presque s'asseoir, il ferait comme autrefois une révolution dans le costume, au nom de l'hygiène, et vous n'en paraîtriez, mesdames, ni moins jolies, ni moins bien faites : les ravissants négligés qui renouvelèrent le costume avant le règne de Louis XVI, et que reproduisent certains portraits d'aïeules, auxquels vous voudriez toutes ressembler, en sont la preuve.

T. B.

LA VEILLE DES FIANÇAILLES

(SUITE)

L'étranger attendait une réponse ; mais voyant qu'Amélie ne parlait pas :

« Faut-il que je songe tristement à cette route ? » reprit-il.

Elle secoua la tête comme pour dégager son front d'une confusion pudique ; son grand œil bleu révélait, dans sa limpidité, une terreur enfantine et la félicité du ciel. Ses beaux cheveux noirs qui contrastaient avec ce regard de blonde, encadraient son visage aux traits fins, d'une pâleur carminée, et sa bouche, mignonne et sérieuse à la fois, entr'ouverte comme si la respiration eût été haletante, laissait voir des dents de montagnarde.

« Que faut-il faire pour que vous restiez ? répliqua la jeune fille, dites-le moi ? »

— Je suis fort embarrassé pour vous répondre, dit l'étranger : nos pays diffèrent par les mœurs et par les habitudes.

— Dans votre pays, aime-t-on différemment que dans le nôtre ? interrompit Amélie.

— Ce mot aimer, le dites-vous pour *nous*, ou pour moi seul ? »

Elle baissa la tête et ferma les yeux. Deux larmes s'en détachèrent et roulèrent sur ses joues... chez tout ce qui est jeune, peines et joies se traduisent ainsi ; seulement les unes sont aux autres ce qu'est le grêlon ondu à la goutte de rosée.

Le bonheur étouffait Amélie, et, sentant que ce bonheur débordait, que Frantz devait s'en apercevoir :

« Je ne sais pas ce qu'une Allemande, à ma place, vous répondrait, dit avec une adorable candeur la

jeune fille : faut-il que, pour vous, ma voix soit l'écho d'une autre voix qui parle dans mon cœur ? »

— Oui.

— Dites à mon père ce que vous m'avez dit. »

Le marquis en souriant contemplait les jeunes gens qui formaient un délicieux tableau, aussi bien dans son cœur que dans le paysage ; mais ce qu'ils se disaient l'avait-il seulement entendu ?

« Et puis ? demanda l'étranger.

— S'il ne vous dit pas de rester, je vous prierai devant lui de ne pas partir.

— Merci ! répondit Frantz, soyez heureuse pour tout le bonheur que vous me donnez. »

Amélie, pour retourner au château, marchait près de Frantz, appuyée sur le bras de son père. Ils étaient silencieux l'un et l'autre, et le marquis les contemplait. La nuit était venue, la lune se levait. Un bruit de branches froissées se fit à quelques pas. Frantz s'arrêta, la jeune fille tressaillit. Janton s'arracha du fourré ; son fusil d'une main, son autre main dans la poche de sa veste écourtée, il aborda ses maîtres.

« Où vas-tu ? lui demanda mademoiselle de Sonnade.

— Tuer un lièvre pour demain, demoiselle, répondit le paysan.

— Vous parlez de ce lièvre comme si vous le teniez, » dit le jeune homme.

Janton sourit.

« Je le tiendrai bientôt, répliqua-t-il.

— Ah ! fit Frantz, je serais curieux de savoir com-

ment un lièvre qui court encore peut vous appartenir aussi sûrement.

— Si vous voulez me suivre, vous l'apprendrez. »

Frantz hésitait.

« Allez à l'affût, lui dit la jeune fille, cette chasse vous amusera. »

Et comme l'Allemand, en hésitant encore, se laissait voir entraîné :

« Oui, va chasser, dit le marquis, c'est plaisir de gentilhomme. »

— Retourne au château, dit Amélie à Janton, pour y chercher le fusil de M. Müller. »

Ils continuèrent vers le château et se séparèrent à la grille, car là ils rencontrèrent le montagnard qui revenait doublement armé.

Frantz, en revenant sur ses pas, fit revivre dans sa pensée les derniers instants qu'il avait passés près d'Amélie, et, au trouble qu'il ressentait, il comprit pourquoi la jeune fille l'avait engagé, avec instances, à cette séparation. Lui-même eût aussi voulu être seul.

En compagnie du montagnard, l'étranger n'osa plus songer à mademoiselle de Sonnade.

Tous deux suivirent la vallée dans une certaine étendue, mais, Janton prenant un sentier sur la droite, ils se trouvèrent bientôt dégagés des fourrés et commencèrent à gravir une lande aride, un peu dérisoirement appelée, dans le pays, Chenevière du marquis de Sonnade... Car là, comme ailleurs, celui qui a plus de terre que les autres est jaloux.

Il faut dire, pour être équitable, que la terre de Sonnade était abominablement cultivée; mais quelle qu'eût été la culture pratiquée sur elle, on n'eût pu faire que cet endroit, dont nous parlons, ne fût pas une bruyère aride, seulement plantée de roches de toutes formes, sur lesquelles sifflaient les plaintes arrachées par la brise à un bois de sapin dont les cimes altières et sombres formaient, vers l'est, un horizon à ce maigre héritage.

Le montagnard avait observé à plusieurs reprises ces masses de roches, et s'arrêtant à l'une d'elles :

« Le vent vient des sapins sur notre tête, dit-il au jeune homme; nous avons encore une heure avant la nuit, c'est le temps qu'il faut aux lièvres pour sauter dans les chemins couverts et se mettre en appétit; posons nous là, ils vont défilier tout à l'heure devant nous pour gagner les terrains cultivés. »

Les deux chasseurs s'assirent, se tournant le dos et séparés par une roche, commandant ainsi à tout le versant de la colline. Quelques minutes plus tard, Frantz entendit marcher son compagnon, et bientôt il aperçut le braconnier :

« Cachez-vous, dit Janton, les lièvres vous verraient d'une lieue. »

L'ombre disparut, l'Allemand s'étendit sur la bruyère, et personne, même un maraudeur comme Janton, passant près du rocher, n'eût pu soupçonner les deux guetteurs.

A quoi le montagnard songeait-il? peu importe...

Frantz Müller, pendant quelques instants, tint son regard fixé sur le bois de sapins. Ne voyant rien venir, et déjà fatigué de son inaction, il s'agita, compta le temps, trouva la terre trop dure et la bruyère incommode ou piquante; les minutes lui parurent lon-

gues comme des heures, c'est-à-dire qu'il lui tardait de revoir Amélie. Or, comme le montagnard était loin de sa vue et peut-être de sa pensée, il songea à la jeune fille. Bientôt il fut avec elle; il la voyait, il lui parlait. Puis la vision disparut, laissant après elle le doute...

« M'aime-t-elle? pensa-t-il; elle me l'a laissé comprendre, mais elle ne me l'a pas dit... »

— Allons! dit vivement le paysan qui s'était relevé avec agilité, en voilà un qui passe, et vous ne lui dites rien... »

Un coup de feu partit, un lièvre roula sous le coup de l'étranger, puis vint Janton, qui, étonné, considéra le jeune homme :

« Vous ne vous levez pas? dit-il; le lièvre est mort. »

— Allons-nous retourner au château?

— Pas tout de suite... J'ai idée, poursuivit finement le montagnard, que vous songez plus au château qu'à l'affût?

— Je ne connais pas cette chasse, répliqua Frantz en se relevant, mon œil n'est point habitué comme le vôtre à cette obscurité; je n'ai pas vu venir le lièvre. »

Janton réfléchit.

« Le vent est bon ici, reprit-il après avoir hésité. Il y a des lièvres qui sont si bêtes, que le bruit d'un fusil ne les arrête point... Mettez-vous où vous étiez, monsieur Frantz; je vais regagner mon gîte, mais surtout faites bon guet... »

De nouveau les deux hommes disparurent. Autour d'eux un silence complet; dans le bois de sapins quelques cris de hiboux, dans la campagne des jappements de chiens. Le temps s'écoulait lentement. De l'autre côté des sapins, la cloche d'une paroisse sonna onze heures.

A cette heure avancée, Janton ne bougeant pas, l'Allemand allait l'appeler, lorsque son attention fut attirée vers un point où il avait cru voir se remuer quelque chose... Au lieu d'appeler, il se tapit tout à fait et attendit...

Malheureusement, le ciel s'était chargé de quelques nuages; l'un d'eux passa devant la lune, et sa clarté étant tout à coup diminuée, le jeune homme fut quelques instants sans pouvoir même découvrir l'endroit qui avait appelé son attention. Cependant, de cet endroit, un lièvre ou un renard, un chien ou un loup, car la bête grossissait à mesure qu'elle devenait plus distincte pour l'étranger, marcha en ligne droite sur les affûteurs.

Arrivée à une petite distance du rocher, la bête s'arrêta, éventant de tous les côtés... les chiens des domaines situés dans les bas-fonds, du côté de Sonnade, ceux qui avaient le vent commencèrent à japper avec fureur : quelques-uns hurlèrent. Dans un lointain qu'il ne put définir, le jeune homme crut entendre un coup de sifflet aigu... Frantz tint son fusil serré dans ses deux mains, et Janton, éveillé par une double détonation partie coup sur coup, bondit vers l'Allemand, qui, accoudé sur la terre, l'examina avec un flegme digne de sa nation.

« Vous avez tué votre lièvre, monsieur? demanda le montagnard; je m'étais endormi. »

— Oui, répondit le jeune homme avec de l'ironie dans la voix.

— Où est-il?

— Derrière vous. »

Janton se retourna ; allant avec précaution à une masse confuse, noire, dans l'obscurité qui s'épaississait de plus en plus.

« Ah ! bon Jésus ! cria-t-il, qu'avez-vous fait ? »

— Mon lièvre est plus gros que le vôtre ? repartit le jeune homme d'un ton moqueur.

— Vous avez tué le chien de notre maître ! »

Frantz s'élança.

« Pauvre Jupiter ! disait Janton.

L'étranger était anéanti, son fusil lui échappa des mains.

« M. de Sonnade tenait-il beaucoup à cette bête ? demanda-t-il.

— Dieu me pardonne ! répliqua le braconnier avec une sorte de terreur, j'entends Jupiter japper dans la vallée.

— Etes-vous sûr de cela ? dit le jeune homme, qui respirait plus à l'aise.

— Pardi ! écoutez !

— J'entends un concert général de tous les chiens du pays : que signifie ce concert ? A-t-il lieu chaque nuit ?

— Non, répondit avec mystère le paysan. Tenez, entendez-vous, dans tous ces jappements, la grosse voix de notre chien ?

— Et celui-là ? demanda le jeune homme.

— Celui-là, dit Janton en se baissant avec méfiance vers le chien mort, était un rude animal ; et comme on pourra le chercher parce qu'il est regrettable, il vaut mieux qu'on ne le trouve pas.

— Où le mettre ? demanda l'étranger.

— Si vous voulez m'aider, Monsieur, nous allons le porter dans le bois. Au milieu des sapins les loups le mangeront tout à leur aise. »

De l'endroit où ils étaient aux sapins, le trajet était court ; comme la bête était lourde et qu'il fallait gravir une pente escarpée, ce chemin leur donna une demi-heure de fatigue. Pendant ce temps, le ciel s'était brouillé tout à fait. Un sourd tonnerre grondait dans le lointain, de grands éclairs sillonnaient les nues ; le vent, passé subitement au Nord, descendait vers l'Ouest ; de larges gouttes de pluie traversèrent le fourré.

« L'orage ne sera pas mauvais, dit Janton, il tombe en eau ; notre besogne est faite, allons nous-en. »

Mais un coup de sifflet arrêta court le braconnier.

« Ah ! bigre, reprit le montagnard effrayé, voici le maître du chien qui cherche sa bête : ne bougeons pas.

— J'ai déjà entendu ce sifflet, repartit Frantz.

— Quand cela ?

— Un instant avant le beau coup que j'ai fait.

— Le coup est fait, n'en parlons plus, répondit le paysan : garons-nous seulement de celui qui vient...

— Si j'allais au contraire au-devant de lui ? répliqua l'étranger.

— Pourquoi faire ?

— Pour lui payer son chien.

— Tenez-vous donc tranquille, interrompit Janton ; savez-vous qui a sifflé ?.. A la manière dont les chiens jappent à son approche, je n'irais pas à sa rencontre pour un fusil à quatre coups.

Un sifflement plus rapproché se fit entendre aigu, étourdissant.

— J'ai peur qu'il éveille son chien, dit le braconnier dont les dents se heurtaient... Pourquoi ne sommes-nous pas partis après avoir tué le lièvre ! murmura-t-il.

— Etes-vous donc réellement effrayé ?

— Chut ! le voilà ! fit Janton. »

Des souliers ferrés faisaient erier les basaltes qui couvrent ce sol volcanisé. Un homme de grande taille parut sur la lisière du fourré ; il longea lentement le sentier qui borde les sapins, s'arrêtant de temps à autre pour envoyer autour de lui ce sifflement infernal qui remplissait la tête de tumulte et l'âme d'anxiétés...

« Quelque chose le suit, » dit à voix basse Frantz Müller.

Le montagnard se signa ; et comme Franz le regardait avec étonnement :

« C'est le Meneux ! murmura-t-il.

— Le Meneux ?..

— Ne parlez plus, dit Janton, il pourrait nous écouter sans nous entendre... Et pas un bout d'éclair pour nous faire reconnaître la satanée bête qui le suit ! murmura-t-il sans songer lui-même à se taire.

— Le moindre éclair nous mettrait à découvert.

— Ce monde-là n'y voit pas quand luit le feu du ciel, » répondit le paysan.

L'inconnu, arrivé au bout du bois, s'arrêta de nouveau, siffla encore, et prenant le versant opposé à Sonnade, il disparut.

« Que diable peut-il traîner après lui ? reprit Janton avec plus d'assurance.

— Peut-être un chien comme celui qui est là, repartit l'étranger.

— Deux fois plus gros, deux fois plus long, deux fois plus noir ! répliqua lugubrement le braconnier.

— La peur vous l'a trois fois doublé, dit Frantz en souriant.

— Tenez, Monsieur, reprit Janton, à tout hasard, allons-nous-en ; nous resterions ici jusqu'à demain sans nous entendre... Vous voulez que ce soit un chien, vous êtes maître, je dis comme vous, sauf à penser que c'est un chien qui n'a pu nous éventer et reconnaître l'endroit où nous avons placé son camarade.

— Je n'avais pas fait cette remarque, repartit avec préoccupation le jeune homme. Qu'entendez-vous par un meneux ?

— Celui qui, à sa volonté, rassemble autour de lui les bêtes qu'il veut avoir... grosses ou petites, sauvages ou apprivoisées. »

Frantz Müller ne rit plus. Lui aussi était d'un pays que la superstition a peuplé de fantômes, d'êtres mystérieux...

« Aviez-vous déjà vu cet homme ? demanda-t-il.

— Non, mais j'ai vu souvent de ses semblables.

— Où cela ?

— Un peu partout, répondit le montagnard. Les jours de grandes fêtes, les soirs d'été, sur le bord des prairies, quand les bergères endimanchées gardent leurs troupeaux, ou bien la nuit quand le chien jappe et que je me lève pour découvrir ce qui le fait japper, ou le matin avant le jour si je vais à la grange ; dans le jardin, quand la nuit tombe, autour des habitations isolées, et même dans les étables, car un meneux, c'est le follet, c'est le lutin, c'est le démon. »

Frantz sortit du fourré et reprit, sans rien dire, le

chemin du château. Janton, au lieu de le suivre, marchait côte à côte avec lui. Tous deux étaient silencieux. Cependant, une fois dans l'avenue, la vue du vieux manoir tira le braconnier de son mutisme.

« Cette pluie n'est pas chaude, dit-il d'une voix raffermie; un peu de feu fera du bien, et le logis, à cette heure, vaut mieux que les brandes. »

La voix ferme de l'affûteur fit sourire l'Allemand, qui sourit en même temps sur lui-même, car il se sentait aussi plus à l'aise.

« Parlerons-nous de ce qui est arrivé? répliqua-t-il.

— A votre volonté, monsieur, repartit Janton; et pourtant, si j'avais un conseil à vous donner...

— Ce conseil?

— Serait de ne rien dire... Entendez, notre chien fait son devoir, pourquoi parlerions-nous des chiens qui ne jappent plus? »

La scène que nous allons essayer de décrire, scène d'une naïveté, sinon solennelle, du moins touchante, se passe dans le cabinet du marquis de Sonnade. Car le marquis avait un cabinet, pièce où étaient entassés pêle-mêle les livres du château et où étaient pendus avec soin, le long de la boiserie, dans des sacs étiquetés, les graines du jardin, les sacs moins poussiéreux que les livres, étant remués une fois chaque année.

L'entretien qui avait lieu entre Frantz et le marquis, dans ce coin du château, avait dû être signalé aux gens comme étant d'une grande importance, car les domestiques, en allant et venant pour leur service, s'abordaient avec mystère, parlaient bas et marchaient avec précaution.

Sœur Angèle avait été conviée à cet entretien provoqué par le jeune Allemand. Elle était roide et droite sur un siège à côté de son frère, et, à cause de la circonstance qu'elle devinait, avait mis un ruban blanc autour de son bonnet. Mais comme Frantz ne lui avait pas officiellement appris pourquoi il la priait de venir, la vieille fille crut devoir paraître ignorer ce qui se passait.

« Où donc est ma nièce? demanda-t-elle, pour écarter toute idée qu'elle soupçonnât qu'il s'agissait d'Amélie.

— Votre nièce n'a point été avertie que nous sommes ici, répondit le marquis de Sonnade, Frantz m'ayant dit n'avoir affaire qu'à nous deux.

— Faut-il faire appeler cette enfant? répliqua sœur Angèle.

— Je crois que c'est inutile, balbutia le jeune homme.

— Eh bien! que nous veux-tu? repartit le vieillard. »

Et cette question, si simple qu'elle fût, fit rougir le vieillard comme s'il eût menti.

« M. le marquis, dit Frantz, en venant à Sonnade, je savais venir chez un ami de ma famille: je me suis donc établi chez vous comme l'enfant de la maison s'établit chez son père.

— Et tu as bien fait, sapristi!

— Mais un jour je me suis demandé s'il n'était pas temps de partir.

— Tu veux t'en aller! interrompit avec frayeur le vieux gentilhomme.

— Laissez parler, M. Müller, repartit sœur Angèle.

— Parle donc, parle...

— A cette question que je me suis faite, reprit le jeune homme, j'ai senti un grand chagrin... j'ai compris qu'en vous quittant, je briserais ma vie...

— Ne t'en va pas, sapristi!

— Que je laisserais derrière moi des amis que je ne retrouverais plus... quelqu'un pour qui j'oublierais mon pays... ma famille...

— Oh! oh! fit le vieillard, qui examina avec étonnement Frantz et la vieille fille.

— Enfin, menacé dans mon bonheur, voulant défendre mon avenir, ne me sentant pas la force de vous quitter, mettant ma confiance en Dieu, en vous, en votre sœur, je vous demande la main de votre fille. »

Le marquis se leva brusquement.

« Ah! dit-il, tu veux épouser Amélie! Ah! tu veux... Ah! tu veux... Sapristi!... sapristi!...

— Je vous demande d'être votre fils...

— Qu'en dites-vous, ma sœur? interrompit le vieux gentilhomme.

— Je dis, mon frère...

— Tu l'aimes donc! interrompit de nouveau le vieillard.

— Je l'aime ..

— Vous entendez, ma sœur?

— Oui, mon frère, répondit sœur Angèle.

— Ah! tu l'aimes? Je le crois bien: et moi aussi, je l'aime, sapristi!...

— Eh bien! si vous l'aimez, vous devez désirer de la voir heureuse.

— Elle t'a donc dit qu'elle serait heureuse, si je te la donnais? »

Frantz hésitait.

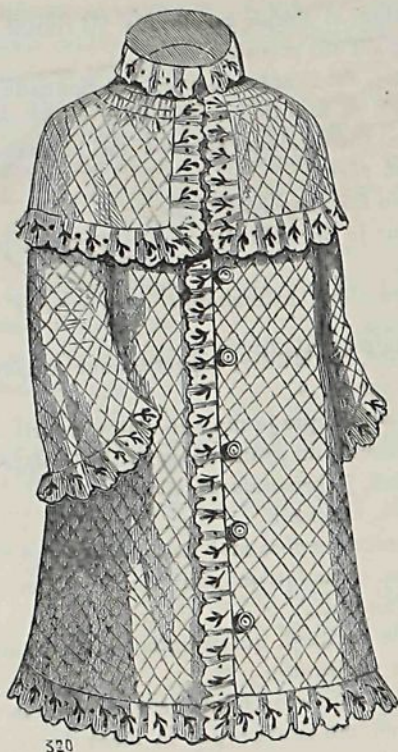
JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La suite au prochain Numéro.)

CHARADE

Mon premier, le lien de la tête et du cœur,
Du cygne immaculé chez vous a la blancheur.
De mon dernier, prodigue est la riche nature;
En charmant nos regards elle en fait sa parure.
Pour le nécessaire et pour de vrais amis,
Chez moi mon tout est toujours mis.

Le mot du Logogriphe contenu dans le numéro du 29 Octobre est *Ménagère*, dont on fait *mégère*, en retranchant deux lettres du milieu.



320

Paletot de matin en piqué molletonné.

Paletot de matin et pèlerine en piqué molletonné. — La façon est vague, cintrée à la couture du milieu du dos, avec petite pèlerine prenant les épaules et ne descendant qu'à la poitrine. La manche demi-pagode. Au contour, à la pèlerine et à la manche, une bande broderie anglaise fait volant. Col montant avec broderie rabattant dessus.

Paletot du matin en piqué molletonné. — Forme plus ajustée que la précédente; un plissé, dans le bas, rehaussé d'une broderie anglaise, a pour tête un entre-deux assorti. Devant, double bande brodée allant de l'encolure au bas du volant. Col rabattu, manche à parement et poche de côté, le tout entouré de broderie.

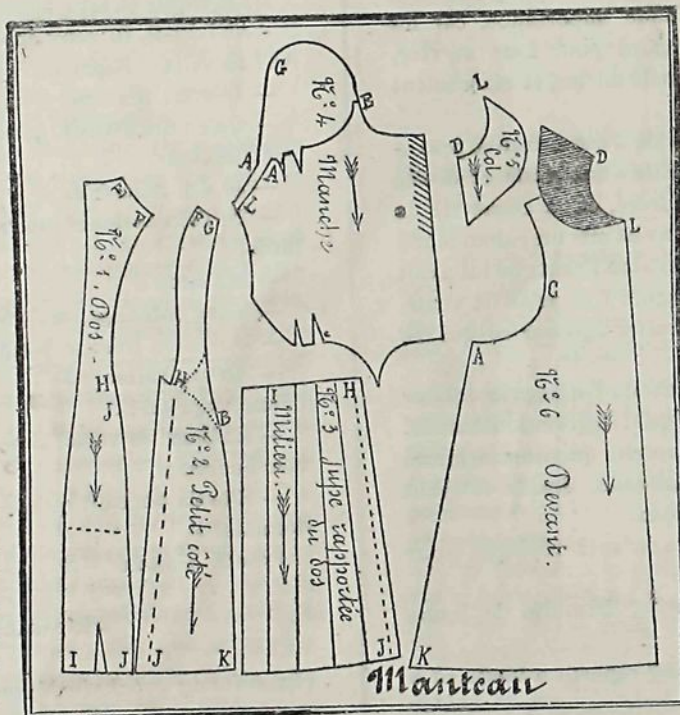


317

Paletot de matin en piqué molletonné.

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Petit côté. — 3, Jupe plissée du dos. — 4, Manche étendue. — 5, Col. — 6, Devant. — Le dos a une couture cintrée au milieu et un petit côté qui se rapporte à partir de la taille, au côté de la jupe plissée qui complète, derrière, le pardessus. La basque du dos se replie intérieurement; au bord inférieur, faire le pli marqué à la roulette et indiqué au détail; le fixer à la taille et à l'envers pour lui faire former une longue coque, dont on aura garni le contour de plusieurs rangs de piqure. Sous ces deux longues coques se monte la jupe n° 3, que l'on plisse de plis rabattus, en les serrant au bord inférieur, afin qu'ils fassent l'éventail dans le bas, la jupe ayant la même largeur en haut et en bas. Réunir le petit côté au dos, et le devant à la couture du dessous du bras; faire la couture de l'épaule en suivant les crans de raccord,



Détail tracé du patron découpé.

qui correspondent aux lettres du détail tracé. La manche n° 4 est donnée dans toute son étendue au détail tracé, et le bord inférieur, retracé sur la manche, indique sa place lorsque la manche est repliée pour former le dessous. La pointe aiguë du bord inférieur se fixe, en dessous, au second cran de la couture de la saignée, correspondant à la lettre C. Faire les deux pinces et réunir les deux bords biaisés du dessus et du dessous de la manche, marqués au détail par deux traits. Monter la manche à l'entournure en suivant les crans de raccord, et pour la partie qui fait angle sur le petit côté du dos, en suivant les li-

gnes tracées à la roulette, pointillées sur le détail. Le col fait pointe sur le dos; on fait au contour ainsi qu'à la manche, plusieurs rangs rapprochés de piqure. Ce modèle emploie 3 mètres 80 centimètres d'étoffe en 1 mètre 20 centimètres de largeur.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4337, et le patron découpé d'un manteau de pluie, figurine dans le numéro du 29 octobre, page 168.